

Perdue

Djihane Benamara

Perdue

Passions de l'au-delà

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12406-3

Je dédie ce livre à maman, à l'artiste, à l'humain

Avant-propos

Si chaque livre a besoin d'un avant propos, si chaque parole nécessite une justification, nous nous retrouvons tous dans l'obligation d'écrire pour écrire, d'écrire pour parler. Or, écrire est arbitraire, écrire n'obéit pas aux lois de l'Homme. Si ce livre est nécessaire pour faire passer un message claire, alors il n'en est pas. Mon travail a pour thème le tragique, l'humain, le secret, les grecs. Depuis la nuit des temps, cette civilisation ne cesse d'enrichir les esprits et d'empoisonner le vivant, cependant, cette littérature est l'essence de l'apprentissage, car on apprend à travers la douleur.

Perdue a été écrit durant de longues nuits de réflexion et de peine, ou la lune était le moteur de l'inspiration. Perdue illustre la réflexion après la mort. Le personnage dont le corps est coincé dans la chambre mortuaire attend, et dans cette attente interminable, dans l'attente que son corps soit enterré, raconte à travers des mots, puis des maux sa vie sur terre, à travers des phrases parfois non ponctuées, parfois non finies.

Ce livre est dédié à l'artiste qui ne sait trouver son chemin dans le monde des vivants. Il ne sera pas découpé en parties ni en chapitres car il n'en compte qu'un seul, un grand, celui de la vie.

Ce livre est fait à partir d'une écriture automatique, pour émettre des pensées, des sensations et du vécu durant la pandémie, pour dévoiler la vie de l'artiste, la vie de l'humain.

Pensées

Penses tu réellement que nous sommes proches ? qu'entends tu par cela ? ferme les yeux, pense-y... qu'est ce que c'est au fond, se sentir proche de quelqu'un ?

Il fait froid, cet endroit gèle mes entrailles, fait grisailier mes pensées, l'atmosphère qui y règne est aussi morose et fade que le cœur des Hommes, mais plus douce et agréable que l'air qu'ils respirent là-bas. Ce... là-bas, c'est ici, ou peu être ailleurs, ou même nul part, que sais-je ? le sais-tu ? toi qui me lis, toi qui m'écoutes, toi, être humain aux pensées ordonnées.

Il faisait toujours nuit quand j'ouvrais les yeux, lorsque je me réveillais chaque matin afin de tenter, en vain, de donner une seconde chance à mes espoirs déçus.

De là ou je te parle, les quatre murs en acier qui renferment mon corps sans vie se resserrent de plus en plus, ils s'arrachent de la réalité qui est la tienne, se détachent de tout battement de cœur que tu peux ressentir en posant ton crane vide et stérile sur ceux que tu chéris, ou de tes multiples amourettes, c'est peut être ici que réside le secret de la mort, ou peu être pas, qu'en penses tu ? Car vois tu, c'est ici, dans mon monde à moi que se démêlent les pensées comme les cheveux soyeux d'une vierge sans civisme et sans tracas.

Elles sont là, anarchiques, désordonnées, elles tentent de mûrir, de croître, mais en vain... Oh ! petit esprit fragile, éprouvé par les fausses passions du monde humain, quel faux dévot fais tu, derrière

ton écran à citer ta divinité, en implorant sa miséricorde sur les réseaux sociaux, insoucieux de ce qui t'attend au delà du monde dans le quel tu gis, n'en faisant qu'à ta tête. De là ou je te parle, mon âme égarée te guette, perdue dans le temps, je ne connais ni l'heure ni la date, sommes nous mardi ? mercredi ? ou peut être samedi ? est-ce le jour de la prière ? je ne sais plus ! car vois tu, je suis perdue.

Cet endroit, aussi minuscule soit il, m'offre la paix, dans quelque temps, on sortira mon corps et on ôtera ce drap qui recouvre cette... chose inerte, et qui a servi de compagnon d'un soir à d'autres carcasses, et j'irai admirer les doux rayons de la lumière terrestre pour la dernière fois, avant de me donner en offrande au monde des vers de terre, au monde de l'au-delà. Tu te demandes sûrement pourquoi je te parle de tout cela, qui suis-je ? ou encore, qu'ai-je fait pour mériter ce sort ? qui m'a mise là ? c'est toi, oui c'est bien toi, homme, femme, enfant de ce pays, de cette nation démunie de principes humains, fils du siècle noir.

Ne détourne pas le regard de ces pages qui te sont dédiées. Mon nom importe peu, ma nationalité encore moins, seuls mes actes feront office de carte d'identité dans les pages qui suivront. Tu peux donc me donner le pseudonyme que tu désires, les caractéristiques que ton cœur voudra, peu importe le temps, ou le lieu de l'action, elle est là, figée dans l'espace...

J'avais l'âge de ces jeunes roses du printemps, qui font face à la lueur du soleil à longueur de journée, quand le déluge transporta mon esprit fragile dans le monde de l'art. Jeune, belle à faire envier les plus douces créatures du siècle noir, avide de vie, de force et d'énergie, je voulais tout accomplir, tout avoir pour moi même, la reconnaissance, l'amour, les compliments mortels, mais j'avais tort de m'embarquer dans cet océan de passions folles et démesurées, ou de désordre assuré.

Mon histoire s'est déroulée dans un pays lointain, mais proche du tien, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'endroit ou tu vis, c'était un pays infernal, malgré la beauté de ses collines. Les forêts qu'il renfermait étaient tellement vastes que même les chaînes étrangères étaient venues l'inclure dans leurs programmes télévisés,

On disait même qu'il y avait une forêt d'arbres roses qui surplombaient une rivière aux nuances des couleurs de l'automne. Un pays si riche que son panorama donnait envie aux nations les plus fortes de s'en emparer. Néanmoins, ce qu'ils ne savaient pas en voulant le civiliser, selon eux, était que cet endroit était et serait maudit à jamais, peu être à cause des fausses croyances, des dévotions inappropriées pour certains, de l'avarice des plus riches, ou de l'hypocrisie des moins soupçonnés, que sais-je ! je suis perdue, le sais tu ?

Je vivais dans un pays bondé de ressources autant physiques que spirituelles, d'histoire comme de culture, un pays où la fantaisie des paysages transperçait l'âme jusqu'au cœur, et poussait les écrivains à se poser sur les ruines des colons à fin d'écrire des romans à l'eau de rose. Oh ! ces ruines, qui ne se rappelle pas du règne romain, espagnol, turque ou arabe, ah ! toi qui vis sur terre, car vois tu, maintenant que je ne suis plus là, je sais tout, je vois le passé et l'avenir, je suis omniprésente, omnisciente, mais ne suis qu'une âme.

Te souviens tu de cette stèle oubliée des habitants ? mais admirée chaque jour par les vagues de l'océan méditerranéen ? c'était bien elle que j'ai touchée de mes mains pour la première fois avant de décider de devenir écrivaine du siècle noir. oh ! écrivaine est un bien grand mot, car je ne suis en fin de compte qu'une image que tu te fais de l'émancipation féminine. es tu perdu ? moi aussi...

Dans ces lignes et entre elles je ne vois que la réalité des choses les plus absurdes, je ne suis que le reflet de ton imaginaire futile et aride, de tes pensées, je ne suis que la gouvernante de tes envies, je ne suis que toi !. Je suis perdue, complètement perdue... Avant de devenir artiste peintre, je n'étais qu'une simple élève studieuse, depuis ma tendre enfance, ah ! non, pas aussi tendre que tu ne l'imagines... sais tu vraiment ce que c'est que d'écrire ? es tu un admirateur du roman traditionnel ? vois tu l'intrigue ? le personnage ? ou encore le temps ? sais tu à qui tu as affaire ? c'est peu être une fin pour ce genre qui a longtemps émergé dans le monde des Hommes. Que sais-je !!

Ah ! j'en oubliais le plus important.

Revenons à mon esprit, ou peu être à mon livre, si tu le vois ainsi, car ce ne sont peu être que des pensées anarchiques déposées ça et là sur un bout de papier froissé. Pour te résumer ce tas de gri-bouillis, j'étais étudiante en littérature française, ou francophone, peu être !! j'étais obnubilée par les Grecques, par leur littérature, leur pensées, leur civilisation, leurs tragédies qui finissait pour moi, toujours mieux que celles des comédies de Molière, le Héros meurt, mais laisse derrière lui des âmes terrifiées, ANTIGONE meurt pour avoir enseveli son frère, mort en défendant ses principes, Phèdre se suicide pour avoir aimé son beau fils, Médée s'envole... pour s'être vengée de la trahison de son mari...

Suis-je l'une d'elles ? Avant de poser ma tête sur l'oreiller en plumes que m'avait offert ma mère, je me considérais comme la Médée du siècle noir, trahie par sa société, par ses les êtres humains. Oh Médée, une femme courageuse, aimante, mais folle !! suis-je folle ? étais je internée ? Je ne me souviens plus de rien, ou peu être que si, tu le sauras bientôt, ou jamais...

J'aimais les femmes, pas comme tu le penses ou le vois, mais, j'en étais une, j'étais une fervente servante de la cause féminine. Féministe te dis tu ? connais tu le sens de ce mot ? cherche, petite âme, cherche... je vouais une admiration infinie à Jeanne d'arc, à Simone Vieil et encore aux figures emblématiques de ce mouvement vaste et fructueux. Je me souviens encore qu'à l'université, l'un des enseignants nous disait que le mot emblématique posait problème, ce mot était... un peu trop poétique, selon lui.

Je me rappelle d'un comte, d'une histoire que mon ami, m'a raconté juste après avoir fermé les yeux pour la dernière fois, cet ami était le meilleur de tous, il m'a accompagnée durant mes trente ans de vie terrestre, Eh-eh ! c'était mon corps, le trouves tu drôle ? ironique ? sarcastique ? peu être !! je suis perdue !! j'ai mal, j'ai froid, ce drap ne me suffit plus... il se fait de plus en plus étroit, mes membres frêles, froids, fragiles et frigorifiés n'en peuvent plus, cette chambre fri... non laisse, passons !

Monotonie

Il était à peine l'heure de se réveiller pour se préparer à affronter les dures journées estivales du pays, les doux rayons du soleil caressaient ce visage illuminé par les quelques lueurs matinales qui traversaient les parois de la fenêtre pour venir prêter une attention presque masculine à cette peau caramélisée par le climat africain. J'étais là, allongée sur un vieux tas de coton qui me servait de nid, ensevelie sous des tonnes de couvertures qui me servaient de protection contre ce monde rempli de vérités et d'injustices dont j'évitais l'affrontement. J'ouvris les yeux lentement, comme ferait un enfant qui venait de naître, car, j'étais heureuse, heureuse de pouvoir me réveiller, de voir un nouveau jour, de pouvoir respirer... oh vision de la femme épanouie que j'étais !! pauvre et faible. Je tentais tant bien que mal de me débarrasser de mes draps en m'y agrippant, comme si je sentais que ce jour allait changer ma vie, je ne voulais pas, j'avais peur, peur de me confronter à la réalité. J'étais perdue.

Te souviens tu de mon admiration pour les femmes ? c'était un jour comme les autres, un samedi peu être, un mardi ? je ne sais plus, j'entendais l'appel à la prière de l'aube sans vraiment l'écouter, mes bras et mes jambes étaient si las et si faibles que même un enfant aurait pu me battre sans que je ne puisse réagir.

Je me levai alors, me dirigeant droit vers ma machine à café espérant qu'elle fasse le travail à ma place. Quelle absurdité de voir un outil si petit pouvoir préparer un café aussi délicieux et aussi tendre. Je pris ma tasse et me dirigeai vers mon bureau sans passer par la salle de bain, ce rituel me fatiguait, je préférais travailler avant de prendre un bain.